



**National Library of Thailand
Bangkok, 2002**

All rights reserved.

**No part of this CD may be reproduced,
stored in a retrieval system or transmitted in any form
or by any means, without prior permission from
the National Library of Thailand**

หอสมุดแห่งชาติ ขอสงวนสิทธิ์
ห้ามมิให้ผู้ใดนำส่วนหนึ่งส่วนใด หรือตอนหนึ่งตอนใด ที่ปรากฏอยู่ใน CD นี้
ไปทำการคัดลอก หรือวิธีการอื่นใดเพื่อจำหน่าย จ่ายแจก
ก่อนได้รับอนุญาต

DEUX SEMAINES A BANG-KOK

PAR

Le docteur AUGUSTIN DÉCUGIS

Médecin principal de la Marine en retraite.

La corvette de guerre le *d'Assas* était mouillée dans la rivière de Saïgon, lorsque, le 12 avril 1877, un steamer anglais nous apportait le courrier de Singapor. Le consul français de ce port annonçait au gouverneur de la Cochinchine que le roi de Siam, suivi de sa flottille, allait bientôt regagner sa capitale. L'amiral donne l'ordre au *d'Assas* de partir le plus promptement possible et de marcher à toute vitesse pour tâcher de devancer le roi à Bang-Kok et le saluer à son arrivée, de concert avec l'aviso le *Bruat* probablement ancré à cette heure dans les eaux du Mé-nam. Notre commandant était chargé de féliciter sa majesté Maha-Chulalong korn Klou sur son heureux retour dans ses États et de demander en même temps satisfaction pour quelques offenses dont le gouvernement de Saïgon avait à se plaindre.

Depuis le début de la guerre franco-allemande les relations entre les ministres siamois et le consulat français étaient excessivement tendues. C'est ainsi qu'à propos d'une concession de terrain parfaitement en règle, mais néanmoins revendiquée en vain par le consul en faveur d'un négociant français, le régent créait des difficultés, et disait tout bas que puisque la France était engagée dans une guerre d'extermination et que son gouvernement n'était pas reconnu par toutes les nations, on verrait plus tard, etc.

Le roi de Cambodge, vassal naguère de celui de Siam, mais

915 93
D 998 d

17652

placé maintenant sous le protectorat de la France, avait dans le temps exilé à Bang-Kok trois de ses frères à la suite d'une révolte. L'un deux était mort depuis peu laissant deux jeunes princesses à la cour de Siam. Une ambassade cambodgienne forte de cent éléphants et conduite par le Pressa-Saviron ou grand mandarin, était parti il y a six mois environ de Pnom-Penh, la capitale, pour venir réclamer ces enfants et les ramener au palais de leur oncle. Mais arrivée à Bang-Kok, elle se heurta contre le mauvais vouloir du régent, enchanté de trouver une occasion d'être désagréable au roi Nourrédon qui avait secoué le joug du Siam. Malgré ses plaintes au consulat français, le Pressa-Saviron n'avancait pas d'une ligne dans ses démarches. Toute correspondance à cette époque avec la Cochinchine était lente et difficile.

L'amiral¹ d'ailleurs n'avait que très peu de navires à sa disposition, presque toutes les forces navales ayant été dirigées dans le nord de la Chine à cause des massacres qui avaient eu lieu dans cette partie du Céleste Empire. Le chancelier Lefebvre Duruflé, alors consul intérimaire, apprenant un jour le départ d'une jonque chinoise pour le Cambodge, avait confié à ce navire des lettres à l'adresse du gouverneur de Saïgon. De son côté le Pressa-Saviron avait aussi saisi cette occasion pour informer son roi des difficultés qu'il rencontrait à la cour de Siam. Peu de temps après, le consul entendait dire que la jonque attaquée par des pirates siamois avait eu trois hommes tués, et que, chose étrange, tous les papiers avaient été saisis. Le régent fut naturellement soupçonné d'avoir ourdi ce coup de main pour se rendre maître des lettres qui n'étaient, il est vrai, qu'une longue protestation contre ses actes.

Quoi qu'il en soit, comme la jonque appartenait à un négociant chinois placé sous le protectorat de la France

1. L'amiral Dupré.

8° A 227

(presque tous les Chinois de Bang-Kok se trouvent dans ce cas), notre consul demanda une réparation éclatante au gouvernement siamois pour un tel acte de piraterie. Le régent s'empessa en effet d'ordonner toutes les poursuites possibles, mais sans satisfaction aucune pour notre représentant.

Les plaintes s'accumulaient ainsi de jour en jour auprès de l'amiral. La position de notre consul à Bang-Kok n'était plus tenable en face de toutes ces tracasseries et de ce mauvais vouloir. Tout cela cependant devait avoir un terme. Les canonnières qui avaient été distraites de la colonie pendant quelque temps pour le service de la division navale du nord de la Chine, commençaient à rallier Saïgon. Les préliminaires de la paix entre la France et la Prusse étaient signés. Le gouverneur plus libre alors de ses mouvements et de ses forces, put reporter toute son attention sur les faits graves qui se passaient dans le fleuve Ménam. C'est en ce moment qu'il enjoignit à la corvette le *d'Assas* et à l'aviso le *Bruat* de compléter leurs vivres de campagne et de se tenir prêts à prendre la mer.

Sur ces entrefaites, le jeune roi de Siam, chose inouïe pour ces contrées de l'extrême Asie, était parti de ses États pour aller visiter quelques colonies voisines. L'amour de l'inconnu et le désir de s'initier un peu aux mœurs de ces pays lui avait fait quitter sa capitale pour quelques semaines. Il est notoire que les Anglais, pour consolider leur influence au détriment de la nôtre, l'avaient décidé à ce voyage dans le but de lui faire connaître leurs riches possessions de Poulo-Penang et de Singapor. Le voyage royal devait continuer jusqu'à Batavia (Malaisie hollandaise). Il est vrai que le bruit courait que le roi se rendrait vers la fin de l'année à Calcutta et à Kong-Hong, et qu'à son retour, il s'arrêterait à Saïgon. Mais cette promesse ne pouvait être accueillie que sous toutes réserves.

Le 15 avril au soir nous mouillions à l'embouchure du

Mé-nam et nous apprenions avec regret que la flottille siamoise était rentrée à Bang-Kok le matin même. Le commandant, pressé de remplir sa mission fixa le départ au lendemain matin, après avoir désigné quelques officiers du bord pour composer sa suite.

A huit heures nous nous embarquions dans un canot remorqué par la chaloupe à vapeur. Il eût été prudent peut-être d'attendre des nouvelles du *Bruat* qui nous avait précédés à Bang-Kok. Nous apprîmes plus tard, en effet, que le régent se proposait de mettre un de ses yachts à notre disposition. Mais en songeant que nous allions visiter une des contrées les plus curieuses et les plus ravissantes de l'extrême Orient, et remonter un fleuve qu'à deux siècles de distance avait remonté une brillante ambassade envoyée par Louis XIV, nous bravions à l'avance les ardeurs d'un soleil implacable et les fatigues d'une longue course. Nous avions en effet trente-deux milles à parcourir, car le *d'Assas* n'avait pu se rapprocher davantage de l'embouchure.

Après deux mortelles heures, nous franchissons la barre, bien reconnaissable de loin au mouvement tourmenté des eaux et à une ligne sans fin de tiges sèches de manglier¹ enfouies dans la vase et formant des labyrinthes inextricables où le poisson se laisse prendre. Ces pêcheries, s'étendant sur une vaste échelle, constituent une des plus riches industries du pays. La barre est formée par une immense étendue de vase de plus de dix kilomètres de large et qui rend l'embouchure impénétrable à des navires comme notre corvette. Quelques instants après, nous voguions en plein fleuve. Nous avions malheureusement à lutter contre le

1. Manglier ou palétuvier; famille des Rhizophorées. Habite les plages maritimes, les fleuves, les rivières dont il hérisse les bords. Ses basses branches dépourvues de feuilles s'inclinent vers la vase et y prennent racine. L'écorce, très astringente, sert au tannage. — J'ai pensé que quelques notes abrégées sur la végétation de cette belle contrée ne seraient pas sans offrir quelque intérêt pour ceux de mes lecteurs qui ne possèdent qu'une légère notion de la flore intertropicale.

jusant et ne comptions guère sur ce contre-temps; car un fournisseur anglais venu la veille à bord nous avait annoncé le flot pour le lendemain matin.

Vers les onze heures, nous laissons à notre droite la ville de Pak-nam assise sur le bord de l'eau dans un massif de verdure qui ne permettait d'entrevoir que quelques toitures et les flèches élancées des pagodes. Non loin de là nous rassions de très près deux petits îlots se donnant la main comme deux frères. L'un remarquable par sa pyramide blanche qui se détache du milieu d'un temple de Boudha aux tuiles éclatantes, a été baptisé, par les résidents français de Bang-Kok, de la charmante dénomination de Notre-Dame-des-fLOTS. L'autre cache derrière un épais rideau de bambous¹ et de mimosas une batterie garnie de ses canons.

Nous touchons enfin au terme si ardemment désiré. Les deux rives commencent à se peupler d'un plus grand nombre d'habitations. La végétation étale plus de splendeur; le mouvement des bateaux augmente de minute en minute et les navires à l'ancre nous montrent la cime de leurs mâts.

Il était quatre heures quand nous abordâmes le *Bruat* mouillé devant le consulat de France. Instruit de notre arrivée, le chancelier, M. Lefebvre Duruflé montait à bord quelques instants après et mettait gracieusement son logement à la disposition du commandant et des officiers du *d'Assas*. Il fut convenu que trois d'entre nous, le commandant en tête, accepterions cette hospitalité si franchement offerte, et que les autres descendraient dans un hôtel voisin tenu par l'anglais Parker.

1. Le bambou est le géant des graminées de l'Indo-Chine. Sa structure est celle de notre roseau d'Europe. La tige est lisse, brillante, droite, flexible et d'un beau ton jaune. Il croît avec une rapidité extraordinaire. Les nouvelles pousses sont tendres comme des raves et les graines, semblables au riz, sont aussi estimées que lui par les Siamois. Il n'est pas un végétal qui serve à tant d'usages, et sa disparition subite jette un habitant dans un embarras extrême.

Le jour suivant nous nous éveillâmes frais et dispos. Malgré notre impatient désir de faire connaissance avec ces palais et ces temples dont on nous avait tant vanté l'étrange magnificence et les féeriques richesses, nous sûmes contenir néanmoins notre bouillante curiosité. A cette époque de l'année, veille des longues pluies et où la chaleur est on ne peut plus élevée, l'Européen à Bang-Kok, comme, du reste, dans la plupart des contrées intertropicales, ne peut sortir de chez lui que le matin et le soir. Le thermomètre monte jusqu'à + 40° centigrades dans les mois de mars et d'avril, les plus chauds de l'année. Dans les parties les plus reculées du consulat, il a marqué + 35° pendant tout le temps de notre séjour. Son minima fut à + 40°.

En attendant, le commandant s'entourait de tous les renseignements utiles à sa mission. Déjà à l'apparition du *Bruat* et à la nouvelle de la prochaine arrivée de la corvette le *d'Assas*, le régent devinant à ce déploiement de forces que le gouverneur de Saïgon avait la ferme intention de faire respecter les intérêts et de protéger la personne de nos nationaux et des gens placés sous le protectorat de la France, avait brusquement abandonné son langage hautain. Autant la situation était tendue il y a quelques jours encore, autant les relations étaient devenues faciles et affables. Tout semblait s'être aplani comme par enchantement.

Dès que le soleil se fût caché derrière les grands arbres et que le vent du sud eût apporté sa fraîcheur bienfaisante, nous nous empressâmes de venir respirer la brise sur le bord du fleuve qui coule à l'extrémité du jardin du consulat. En dehors de cette heure la nature est plongée dans le plus profond silence.

Tout ce qui a vie, affaissé sous ce ciel en feu, semble dormir et s'éteindre. Les bananiers¹ laissent flétrir leurs

1. Bananier, famille des Musacées, nom tiré du genre *Musa*, dédié à A. Musa, médecin grec, affranchi d'Auguste. La tige est herbacée et surmontée d'un long et large feuillage et de trois ou quatre régimes ren-

larges feuilles veloutées, et les rouges hibiscus¹ inclinent leurs pétales alanguies.

A cinq heures, le canot prenait la remorque de notre chaloupe à vapeur et nous remontions le Mé-nam, nous ançant au hasard et sans but déterminé. Ce que nous nous proposions tout d'abord c'était d'avoir une idée de l'aspect général de la ville avant de la parcourir et de l'étudier en détail. Nous passions d'une rive à l'autre au milieu des nombreux navires à l'ancre et des mille barques dont l'eau est sillonnée. Une chose qui frappe en premier lieu la vue de l'étranger ce sont, des deux côtés du fleuve, ces longues files de maisons flottantes fixées par des tiges d'arecs qui s'enfoncent dans la vase. Dans ces pieux glissent des anneaux de rotin² liés à l'habitation qui lui permettent ainsi d'obéir doucement au mouvement périodique de la marée. Ces pittoresques maisons, assises sur un plancher de bambous entrecroisés, sont construites en bois plus ou moins

fermant chacun une cinquantaine (quelquefois jusqu'à 200) de baies succulentes semblables à de petits concombres et qu'on appelle bananes. La hampe qui supporte le régime, traverse la tige en son centre et dans toute sa longueur.

On compte deux sortes de bananiers, le bananier de l'Éden ou *Musa paradisiaca*, ainsi nommé par Linnée parce que, suivant la tradition, ce fut cet arbre dont le fruit tenta nos premiers parents et dont ils employèrent les feuilles pour cacher leur nudité; et le bananier des Sages ou *Musa sapientium* dont le fruit, beaucoup plus petit, est la figue banane. A mesure que le bananier croît, il donne naissance à trois ou quatre rejetons qui poussent de son pied, et dès qu'il a produit son régime, il pourrit sur la place où il est abattu. Le premier rejeton se développe alors rapidement, donne à son tour son fruit, et ainsi de suite. Ce qui rend le bananier si important au point de vue de l'industrie et du commerce, c'est l'abondance et la qualité du tissu textile qu'il fournit. On peut dire que la banane est le meilleur des fruits, le plus nourrissant, le plus sain de ces contrées; sa pulpe est un mélange de sucre, d'un acide et d'un arôme qui varie suivant les espèces.

1. *Hibiscus*, famille des Malvacées.

2. Rotin ou rotang, famille des palmiers. Il y a le rotin à corde, qui atteint parfois une longueur de 300 mètres. Utilisé comme câble, cordage, etc.

sculpté et recouvertes de chaume. Ce sont la plupart du temps des magasins de thé, de tissus, de poterie, etc. Mais ce qui domine au milieu de tous ces produits du pays, c'est l'étalage des objets venus d'Europe. Dans ces intérieurs s'entassent pêle-mêle hommes, femmes, enfants, animaux. Toute cette foule vit généralement accroupie ; car l'espace manque dans ce monde réduit. Les marmots, la tête entièrement rasée à l'exception d'une longue mèche roulée et fixée au dessus du front par une épingle d'or, d'argent, de bambou ou par un piquant de porc-épic, montrent leur gracieuse nudité et jouent avec le chien et le perroquet en se balançant dans leur hamac. Les femmes vêtues d'un simple langouti qui ne recouvre que le bas du corps et les membres inférieurs jusqu'aux genoux, vaquent aux soins du ménage.

L'entrée bruyante des canaux, la boule d'or qui couronne les pyramides blanches, la toiture des temples de Boudha étincelante de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, la croix modeste des églises catholiques, les palais royaux, cette cohue d'êtres vivants s'ébattant dans les eaux jaunes du fleuve, les barques laotIennes qui descendent du nord, les jonques chinoises avec leurs grands yeux peints sur la proue, les gondoies élégantes et les pirogues liliputIennes qu'un léger coup de pagaie fait tourner comme une coquille de noix ou qu'une feuille de bananier tendue en guise de voile fait glisser rapidement, tout cela défilait devant nous et changeait comme un décor de théâtre.

La nuit commençait à tomber ; nous ne pouvions mieux choisir l'heure de notre promenade. Bang-Kok fêtait l'arrivée de son roi et respirait un air de gaieté et de réjouissance. Comme par l'effet magique d'une baguette de fée, une illumination générale vint embraser ce paysage enchanteur. Les monuments, les navires pavoisés et les maisons flottantes décorées de lanternes que balance la brise, éclairent leur silhouette de mille et mille feux. Les étoiles d'un ciel resplendissant viennent ajouter leur scintillement à

celui de toutes ces lumières qui se reflètent en tremblant dans les eaux. Joignez à ce tableau ravissant les cris joyeux de la foule, les chants des acteurs en plein vent ou plutôt en plein fleuve et la mélodie d'une musique monotone peut-être, mais suave à coup sûr pour des oreilles qui en sont frappées pour la première fois.

Le lendemain de très bonne heure, voulant profiter de la fraîcheur du matin, nous dirigeâmes nos pas vers le quartier des bazars. En partant du consulat, nous débouchons sur une belle route en remblai qui se déroule comme un immense ruban et conduit à Pak-nam. De distance en distance apparaissent, déposés là sur le bord du chemin, par le soin des femmes, de grands vases d'eau qu'une petite toiture en paille abrite contre l'ardeur du soleil. Le passant altéré peut étancher sa soif à ces sources improvisées.

Au bout de quelques instants, nous abandonnons cette voie pour nous enfoncer dans une suite de ruelles étroites et inextricables où porcs, chiens, gallinacées morts ou vivants grouillent confusément dans des mares infectes et animées à la surface par des légions de vers que les pêcheurs viennent recueillir dans de petits filets. Nous nous éloignons de ce cloaque immonde et nous nous aventurons dans l'avenue sinuuse des bazars où se succèdent sans fin les boutiques des marchands siamois, malais, chinois et malabars. Variété de langue et de costume, changement de style au dedans et au dehors des maisons, suivant la nationalité, voix criardes des coolies au trot cadencé, jeunes filles effarouchées et s'ensuyant dans l'arrière-boutique quand nos yeux viennent à se fixer sur elles, tout cela forme le contraste le plus pittoresque qu'il soit possible d'imaginer.

De temps à autre nous traversons un pont branlant de bois pourri suspendu tellement haut au-dessus des canaux que nos pieds inhabiles ont de la peine à ne pas glisser sur ses pentes boueuses. Cette élévation commandée par le

passage des bateaux à marée haute, est infranchissable pour les chariots attelés de buffles.

Nous rebroussons enfin chemin, car le soleil traverse déjà de ses rayons brûlants nos ombrelles et nos chapeaux. Là, nul abri contre l'astre implacable, comme on en voit dans les bazars turcs ou arabes, où les rues voûtées de tentes ou d'arcades jouissent d'une ombre et d'une fraîcheur qui en rendent la circulation tolérable en plein jour.

Il existe sur la rive droite et non loin du palais du régent un monument bizarre dont on nous engagea à faire l'ascension. Les Européens du pays l'appellent la Tour de Babel et les indigènes Wât-Saket ou la pagode Saket. Le soir du même jour, après nous être fait débarquer dans le fond d'un grand canal, nous gagnons un sentier mal battu et envahi par des ricins¹ et des *pandanus*². Au bout de quelques pas nous nous trouvons en face d'une masse énorme de briques, élevée de plus de cent mètres au-dessus du sol. L'architecte qui a présidé à la construction de ce bloc si étrangement assemblé, a voulu créer là sans doute une montagne artificielle. De divers points de la base naissent des escaliers en spirale à pente assez douce, mais dont les marches sont si rapprochées qu'on fait faux pas à chaque instant. D'épaisses broussailles encombrent tous les passages; ce n'est qu'à la veille de la grande fête qu'on songe à un nettoyage général. Depuis le bas jusqu'à la cime pou-

1. Ricin ou *Palma Christi*, ainsi nommé à cause de la ressemblance de la graine avec les ricins ou tiques, insectes-parasites. Famille des Euphorbiacées, qui contient en général un suc laiteux et très irritant. Cette plante est herbacée dans nos climats, mais devient ligneuse dans les pays chauds où elle atteint parfois des dimensions considérables. La graine donne par expression une huile connue de tout le monde et employée en médecine.

2. *Pandanus*, de la famille des Pandanées. Ses larges feuilles en éventail se détachent en spirale tout le long de la tige et sont employées à Bourbon, par exemple, à la fabrication des couffes ou sacs à sucre. Le fruit volumineux est quelquefois alimentaire.

sent, dans les anfractuosités et les crevasses, des papayers¹, des mimosas et des arbustes de toute espèce. On se demande où ces pauvres végétaux vont quêteur leurs sucs nourriciers. Par-ci par-là, apparaissent, enchaînées dans les briques, de grandes urnes qui s'emplissent d'eau à l'époque des cérémonies, pour l'usage du peuple. Des roches factices auxquelles une couche grisâtre de plâtre semble, à distance, donner une apparence de réalité et de vétusté, surplombent nos têtes et ménagent au-dessous d'eux des creux que l'artiste a changés en grottes. Nous atteignons enfin tout essoufflés le sommet vertigineux de la montagne. Là, l'édifice sacré se termine par une pyramide blanche percée crucialement, à la base, de deux galeries dans lesquelles on pénètre, en inclinant la tête, par quatre portes basses. A l'entrecroisement de ces deux voûtes se dresse un petit autel orné d'une foule de statuettes déposées là par la piété des fidèles. Le profane étranger ne peut résister à la tentation d'en escamoter quelques-unes. Puisse la divinité de ces lieux me pardonner ce sacrilège !

C'est dans cette enceinte réservée et sur un trône élevé à l'emplacement même de l'autel, qu'au milieu de la plus grande pompe, et au bruit de la musique, se célèbre à une certaine époque de l'année la fameuse cérémonie du toupet des enfants de la famille royale. Cette coutume qui trouve presque son pendant dans le baptême des chrétiens et la circoncision des juifs et des musulmans, consiste, chez toutes les classes de la société et chez les deux sexes, à tailler en brosse, lorsque les enfants ont atteint l'âge de l'adolescence, la longue touffe de cheveux qui est ménagée entre le sommet de la tête et la partie supérieure du front.

1. Papayer (*Papaya carica*), famille des Papayacées, dont le fruit a la forme et la couleur jaune d'un petit melon. Sa saveur est assez fade. La tige, qui est herbacée, donne un suc laiteux et amer. Cet arbre est dioïque, c'est-à-dire dont les sexes sont séparés et portés par des individus différents.

Il paraît qu'au jour de cette consécration, Wât-Saket offre un spectacle réellement pittoresque.

La foule immense qui ondule en bas dans la plaine et pousse des cris de réjouissance, le riche cortège enroulant comme une spirale mouvante ce monceau gigantesque de briques, tout cela doit donner un cachet particulier à cette fête domestique et religieuse tout à la fois. Si maintenant, du haut de cette tour de Babel, nous jettons les yeux dans l'espace, le plus ravissant des panoramas va se déployer devant nous. C'est Bang-Kok, la ville des oliviers sauvages en langue siamoise, s'éparpillant sur les deux rives du Ménam ou la mère des eaux, avec son enceinte de murailles crénelées et flanquées de bastions, ses riants jardins et sa luxuriante végétation d'où s'échappent les flèches gracieuses des pyramides, les éperons des toitures éclatantes des pagodes et les tours incrustées de mosaïques de verre et de porcelaine d'où jaillissent des gerbes d'étincelles qui aveuglent le regard. Puis, c'est le fleuve serpentant majestueusement au milieu de ce paysage avec ses mille canaux et roulant ses eaux jaunes au milieu de nombreux navires à la livrée cosmopolite.

Puis encore c'est le vol capricieux et ondulé des cerfs-volants avec leur coupe bizarre ; le bruit ronflant d'un bambou tournant sur la cime des manguiers¹ au souffle du vent, pour détourner le corbeau ravageur ; le retentissement des gongs et des tam-tam ; l'orchestre des théâtres et les clamours du peuple qui renouvelle ses illuminations.

En fouillant d'un regard attentif dans ce tableau touffu, nous remarquons une vaste enceinte où sont dressées de larges tables de pierre. C'est dans cette espèce de morgue

1. Manguier (*Mangifera indica*, famille des Térébinthacées) Le fruit, appelé mangue, quand il est greffé, et mango dans le cas contraire, est un drupe réniforme de couleur vert-jaunâtre, à chair jaune, fondante, d'une saveur parfumée, acidule et sucrée. Très recherché malgré son goût de térbenthine. Utile dans le scorbut. On s'en sert aussi comme de condiment.

que l'on vient déposer les morts qui, de leur vivant, n'avaient pas l'obole nécessaire à leur incinération. Plus loin, en parlant des prêtres du pays ou talapoins, nous dirons un mot de la coutume de la crémation. Les oiseaux de proie qui planent sans cesse sur ce charnier se repaissent à loisir de lambeaux de cadavre. Spectacle hideux et chose horrible à dire, de malheureux mendians agonisant dans les rues sont traînés dans cette nécropole d'où l'espérance est bannie à la porte comme dans l'enfer du Dante ! Du riz et de l'eau leur sont distribués chaque jour jusqu'à l'heure où, exhalant leur dernier souffle, leur poitrine soit déchirée par le bec puant des carnassiers.

Le mercredi 19, est fixé pour nos visites officielles. A 8 heures, nous allons débarquer en grande tenue au quai du régent. Une haie de soldats costumés à peu près à l'anglaise, nous présente les armes. Des mandarins viennent devant de nous, puis nous précèdent pour nous introduire dans le palais. Le régent, debout dans son palais de réception, nous tend la main et nous invite à nous asseoir.

Chow Phya Sri Surry Wongse paraît âgé de soixante-dix ans environ. Sa taille est droite encore et ses traits, quoique sévères, respirent la bonté. La tête bien rasée ne laisse voir que son toupet blanc semblable à un plumet de marabout. Il porte le costume de sa nation, jaquette courte bleu de ciel avec boutons d'or, langouti de soie à grand ramage. Les crachats de diamant dont sa poitrine est ornée, jettent des étincelles. Meubles et tentures splendides, vases précieux, tout est répandu avec goût et profusion dans cette princesse demeure. Une seule chose fait défaut, c'est le caractère national. L'œil cherche vainement ce qui devrait lui parler de l'extrême Orient. L'Europe a imprimé ici son cachet particulier. N'était le seigneur de céans, on croirait être dans un riche salon de Paris ou de Londres. Le régent a la réputation, auprès des étrangers de Bang-Kok, d'un homme supérieur. A la mort du roi Mong-Kut, survenue en 1868, il aida

puissamment son neveu, le jeune prince Maha-Chulalong-korn Klou, à monter sur le trône.

Notre commandant adresse un petit discours à sa Grâce qui, par moment, approuve d'un signe de tête, bien qu'elle n'y entende goutte, tout en roulant entre ses doigts une chique de bétel qu'elle prend dans une boîte d'or. Des moineaux effrontés, hôtes familiers des cours voisines, voltigent et piaillent au-dessus de nos têtes, comme dans une volière. De frais petits enfants tout mignons, vêtus d'un simple langouti de soie, surviennent tout à coup, gracieuses apparitions, sur le seuil d'une porte et se prosternent sur les genoux et les coudes à la façon du pays. C'est plaisir de les voir s'ébattre sur les fines nattes qui recouvrent les dalles de marbre et jouer avec leurs beaux colliers et les anneaux de leurs pieds et de leurs mains.

M. Windsor, l'interprète, traduit les paroles de notre commandant. Le régent, après avoir répondu aux compliments d'usage, dit qu'il avait vivement regretté que le gouvernement de Cochinchine eût pu voir dans les démêlés qui avaient surgi tout récemment, l'ombre même d'un mauvais vouloir de la part de Siam; qu'il n'était jamais entré, dans l'esprit du roi ni de ses ministres, la pensée de troubler les bons rapports qui, depuis si longtemps, régnaienient entre les deux pays; qu'il avait trop conscience de la supériorité de la France pour songer jamais à l'offenser. Le commandant du *d'Assas*, a-t-il continué, a pu s'assurer par lui-même en remontant le fleuve, combien notre nation était pauvre et inoffensive, et se convaincre, par conséquent, que toute résistance de notre part serait une folie.

Après ces quelques mots adroits où sa Grâce semblait faire amende honorable pour se concilier la sympathie de ses auditeurs, le régent, changeant délicatement le tour de la conversation et s'adressant indirectement au gérant du consulat présent à cette entrevue, se plaint, pour sa part, de ce que M. le consul Dillon, parti récemment de Bang-

Kok, ait quitté son poste sans venir lui dire un mot d'adieu, et de ce que le représentant intérimaire de la France, quand il avait une difficulté à trancher, dédaignait de recourir directement au régent. Quelques minutes passées dans son palais suffiraient bien des fois pour aplanir amicalement bien des malentendus qui deviennent souvent l'origine de ruptures déplorables dans les relations diplomatiques. Poursuivant ensuite : J'ai là, dit-il, sur le cœur quelque chose encore. Le contre amiral Cornulier-Lucinière, avec qui j'ai eu jusqu'à ce jour une fréquente correspondance et les rapports les plus agréables, est parti tout dernièrement pour la France sans me faire part de son retour dans son pays. J'aurais été si heureux de recevoir une telle marque d'attention et d'estime. Mais que tout soit oublié et que nos relations redeviennent ce qu'elles étaient par le passé.

Le commandant a assuré le régent que les bonnes paroles qu'il venait d'entendre seraient fidèlement rapportées au nouveau gouverneur de la Cochinchine. C'est alors que Sa Grâce visiblement émue s'est levée et prenant familièrement le commandant par la taille nous a laissé voir ses yeux humides de larmes. Vraie ou jouée, l'émotion de ce vieillard à la figure fine et intelligente nous a tous gagnés.

Pendant la conversation, des esclaves nous ont servi du café au lait, tandis que le régent nous offrait lui-même des cigarettes. A un signal donné, la troupe des bambins qui avait satisfait sa curiosité, vint se prosterner à l'entrée du salon et disparut en sautillant. Sa Grâce nous serra la main à tous et nous prîmes congé d'Elle avec le même cérémonial qu'à notre arrivée.

En partant de là, nous nous rendîmes à pied à la résidence du Kalahome. Ce titre répond à celui de ministre d'État. Chow Phya Surawongse Way Wadden est le fils du régent. Même luxe, mêmeameublement que chez son père, même costume. Ce qui le distingue du précédent ce sont des bas blancs malbouclés et des souliers vernis trop larges.

Rien de remarquable dans cette figure qui rit à tout propos. Des mandarins en grand nombre sont couchés à plat ventre tout autour de la salle comme escorte d'honneur. La conversation s'engage sur des sujets futiles. Le ministre qui connaît un peu notre langue, mais n'ose la parler, nous apprend qu'il a été envoyé deux fois en ambassade à Paris. Comme la chaleur commence à devenir accablante sous nos vêtements de grande tenue et qu'il nous reste une troisième visite à faire, nous quittons assez tôt le Kalahome, et nous nous faisons transporter par nos embarcations au palais du Kromatha ou ministre des affaires étrangères. La réception qui nous est faite par Son Excellence Chow Phya Phra Nu Wongse est en tout semblable à la précédente et par conséquent ne m'arrêtera pas. D'ailleurs j'aurai plus loin occasion de parler de ce personnage distingué.

Le soir et les jours suivants nous consacrons nos loisirs à parcourir les principales pagodes de la ville, en attendant les audiences privées que les deux rois nous avaient fixées pour vendredi et samedi. Nous commençâmes par la pagode dite du Régent, élevée par ordre du père de Chow Phya Sri Sury Wongse. Nous pénétrâmes par une grille en fonte dans une vaste cour abandonnée, dont les larges dalles de granit soulevées par les racines des arbres laissent aux pas du visiteur une surface irrégulière. À gauche se trouve un lieu pittoresque où l'architecte a ménagé avec goût des bassins sinuieux dont les eaux tranquilles et boueuses sont habitées par des caimans¹ cachés sous les fleurs sacrées du lotus²; des grottes obscures où les jeckos³ établissent leur de-

1. Caïman, famille de reptiles de l'ordre des Crocodiliens; animal redoutable dont sont peuplées les eaux de certains fleuves. Très abondant dans cette partie de l'Indo-Chine. Les Chinois, à Saïgon, l'élevent dans des parcs et sont très friands de sa chair à laquelle ils attribuent des propriétés aphrodisiaques.

2. C'est le *lotos* sacré des Egyptiens, famille des Nymphacées.

3. Saurien de la taille de nos grands lézards verts. Animal inoffensif et se nourrissant d'insectes, mais repoussant par la couleur grisâtre de sa

meure, et des rochers dont les anfractuosités donnent naissance à quelques fleurs solitaires. Nous errions à l'aventure dans cette enceinte silencieuse, nous arrêtant tantôt devant une divinité à la figure grotesque, tantôt devant une niche où brûlent des bâtonnets odorants. Le tamarinier au feuillage finement découpé, le figuier religieux¹ des Brahmers, le terminalia² aux branches horizontalement verticillées, les érythrines³ aux fleurs de cornaline poussent là nombreux et touffus, répandant un frais ombrage du haut de leurs tiges géantes. Nous arrivons ensuite devant un édifice central qui présente la forme d'un immense rectangle allongé. De nombreux piliers supportent les saillants de la toiture et forment une longue galerie couverte. Cette toiture bizarre est construite en étages superposés et terminant leurs lignes courbes par des éperons dont les silhouettes dorées se dessinent sur le fond bleu du ciel. Des tuiles rondes, plus petites qu'une assiette à dessert, éblouissent la vue par leur surface vernissée et reflètent les mille feux du soleil. De tout petits carrés de verre, aux couleurs variées et plaqués dans les murs, représentent dans leur assemblage une mosaïque éclatante où la lumière vient se jouer d'une façon magique. Deux portes colossales en bois impérissable de teck⁴, tout incrustées de nacre miroitante donnent accès par une large et double entrée. On descend dans l'édifice par trois marches, et l'on se trouve, au bout de quelques pas, devant une estrade

peau recouverte de pustules. Le jecko pousse pendant la nuit un cri répété jusqu'à sept fois à une seconde d'intervalle et allant en s'affaiblissant. Par onomatopée les naturalistes lui ont donné le nom imitatif de ce cri.

1. *Ficus religiosa* ou figuier des pagodes, auquel les Indiens rendent une sorte de culte. Le dieu Vishnou est né, dit-on, sous cet arbre.

2. *Terminalia*, famille des Combrétacées.

3. Crête-de-coq ou *crista galli*. Famille des Légumineuses, tribu des Papilionacées, par allusion à la fleur qui ressemble à un papillon.

4. Teck, famille des Verbénacées. On l'appelle quelquefois chêne de l'Inde. Bois dur, serré et solide. Employé pour la construction des temples, des navires. On s'en sert beaucoup en Europe aujourd'hui.

richement décorée sur laquelle repose une énorme statue dorée de Boudha, dont la tête placide touche presque la voûte du temple. A ses pieds se dressent de petits autels et des tables chargées de fleurs de nénuphar, de fruits et de cierges allumés. De délicates peintures ornent les parois de cent dessins divers qui racontent l'histoire du Boudhisme. Une grande chaise sculptée et recouverte de feuilles d'or est placée auprès de la Divinité. Au moment de notre entrée, un talapoin expliquait les livres sacrés à quelques fidèles accroupis sur des nattes, mâchant le bétel et l'arec, et lâchant des flots de salive rouge dans des vases de cuivre. Il se leva à notre vue et nous offrit des cigarettes. Il nous fit ensuite très gracieusement les honneurs de chez lui et semblait nous dire en nous montrant avec flirté son grand Boudha : J'aime à croire que dans votre pays vous n'en avez pas d'aussi beaux!

Nous le quittâmes et tout en continuant notre course à travers les autres corps de bâtiments, nous rencontrâmes un groupe de prêtres assis à l'ombre d'un immense banian¹ et nous entrâmes en conversation avec eux. L'un d'eux, apprenant que j'étais médecin me demanda quel genre de maladie je traitais. Je ne sais quelle impression je laissai dans son esprit en lui répondant que je les soignais toutes. Une telle demande me fit supposer que les médecins siamois sont des spécialistes et n'étudient chacun d'eux qu'une seule affection ou qu'un groupe restreint d'affections.

Les talapoins forment un ordre très nombreux et se recrutent dans toutes les classes de la société. Cette caste, qui jouit d'une grande vénération, est tellement honorée que les hauts personnages, les membres de la famille

1. Banian ou *Ficus indica*, famille des Artocarpées. De ses longues branches horizontales naissent des racines aériennes qui descendent peu à peu vers le sol, s'y implantent, produisent de nouveaux arbres, de telle sorte qu'avec le temps un seul sujet peut arriver à couvrir une étendue considérable. On l'appelle encore arbre ou figuier des banians. Brahma s'est, dit-on, reposé sous l'ombrage de cet arbre superbe.

royale et les rois eux-mêmes ont été talapoins dans leur jeunesse. Elle enseigne la religion de Boudha, apprend la lecture et l'écriture aux enfants et pratique l'art de guérir. Les préceptes qu'elle observe, ou tout au moins qu'elle prêche, sont admirables. Les talapoins sont d'une ignorance profonde; la plupart ne comprennent pas les textes qui sont écrits dans une langue sacrée. Leur vie s'écoule dans la contemplation et l'oisiveté. Leur principale occupation consiste, dès la pointe du jour, à faire retentir l'air du tintement de leurs cloches pour avertir les vieilles femmes qu'il est l'heure d'allumer le feu et d'appréter le riz. Ils courent à pied ou dans leurs pirogues, de maison en maison implorant de la piété du peuple des fruits et des aliments cuits. Car ils ne s'occupent jamais de cuisine dans la crainte de donner la mort à quelque être vivant. Ces moines mendians sont choyés et fêtés de tout le monde. Les rois font de fréquentes visites dans les bonzeries et y laissent de généreuses traces de leur passage. Hier, en remontant le fleuve, nous avons rencontré les femmes du palais se rendant en pèlerinage à une pagode, les mains pleines d'offrandes.

L'esclave qui veut fuir les mauvais traitements de son maître peut prononcer des vœux qu'il est libre de rompre plus tard. La médecine et les funérailles sont pour les talapoins d'un rapport lucratif. Si le défunt, avant sa mort, a manifesté le désir d'être la proie des oiseaux carnassiers, les prêtres le dépècent et en jettent les lambeaux à ces animaux voraces qui font de la pagode leur asile assidu. Mais, le plus souvent, ils consument sur un bûcher les cadavres dont les débris d'ossements carbonisés sont recueillis par les parents, qui les conservent religieusement dans des vases pieux.

Les membres nus, la tête complètement rasée et luisante, il faut les voir affronter les feux ardents de leur soleil tropical. Le vêtement, teint d'un beau jaune d'or ou de safran

avec le curcuma¹, consiste en une large jupe de soie qui leur ceint les reins, et en longue écharpe enroulée qui croise leur poitrine. Ils sont en général rigides observateurs des règles de leur religion ; mais comme leurs vœux ne sont pas irrévocables, ils ont la faculté de les rompre en toute liberté.

Le lendemain de cette charmante promenade, et au moment où nous nous disposions à visiter de nouvelles pagodes, l'ambassadeur Cambodgien se présentait au consulat et se faisait annoncer à notre commandant. Le képi de général français qu'il porte crânement sur la tête, loin de le rendre grotesque, donne quelque chose d'agréable à sa personne. Des serviteurs, l'un tenant une pipe, l'autre l'inséparable boîte à bétel², etc., composent sa suite, et se prosternent à l'entrée de la salle. Le Pressa-Saviron exprime sa satisfaction pour la façon heureuse dont sa mission s'est terminée et ne doute nullement que ce résultat favorable ne soit dû à la présence du d'Assas et du Bruat. Il manifeste le désir d'embarquer à notre bord avec les deux princesses et quelques gens de sa caravane ; car il prévoit que son retour par terre sera long et pénible à cause de la sécheresse qui règne en ce moment dans les contrées qu'il doit traverser, ses éléphants ayant besoin de s'abreuver et de se baigner tous les jours, et par conséquent de s'arrêter souvent devant des sources abondantes.

Cette visite terminée, nous gagnons une pagode située sur la rive droite du fleuve. La première chose qui frappe nos regards en entrant dans cette nouvelle bonzerie, est une petite enceinte carrée et entourée d'un mur à jour,

1. Curcuma ou safran des Indes, famille des Amonacées. L'écorce réduite en poudre sert à teindre les tissus.

2. Bétel (*Piper betel*). Les feuilles, à saveur chaude et aromatique, servent à envelopper la noix d'arec, et constituent ainsi un masticatoire dont les peuples de ces contrées font un usage constant. Ce masticatoire colore en rouge briqué la salive, stimule les glandes salivaires et les organes digestifs et corrode insensiblement les dents qui noircissent et finissent par disparaître.

sorte de monde en miniature où se trouvent rassemblés des animaux variés, de petites habitations perchées sur le sommet d'une colline ou à demi-cachées dans le fond d'une vallée, des personnages et des arbres nains le tout en porcelaine, en pierre ou en métal, simulant une de ces crèches, comme on en fait pour les enfants aux fêtes de Noël dans certaines provinces de la France. L'entrée de ce paysage mignon est gardée par deux soldats anglais, en granit de grandeur naturelle, sentinelles immobiles dont une main repose sur la poignée du sabre. Quelle est l'idée qui a présidé à cette bizarrerie? Il nous a été impossible de l'apprendre.

Quelques instants après, nous arrivons devant une pagode immense, flanquée d'une autre plus petite à quelques mètres de chacun de ses angles. L'architecture de ces édifices sacrés est très sensiblement la même. La richesse des ornements et des matériaux et le style grandiose les distinguent seuls les uns des autres. Le marbre reluit partout dans la pagode que nous visitons à cette heure. Une statue de Boudha, plus colossale encore que toutes celles que nous avons vues déjà, massif énorme de briques et de plâtre revêtu d'une épaisse couche d'or, montre dans le fond du sanctuaire sa tête qui rayonne et se perd dans la demi-clarté de la nef. Les jambes croisées et la main droite reposant sur la cuisse pendant que la main gauche est appuyée sur la poitrine, Boudha est toujours représenté dans l'attitude de la méditation. La longueur des doigts qui est d'un mètre environ donne une idée de la taille de la statue sacrée. La figure de la divinité est toujours calme et sereine et contraste vivement avec celle des statues environnantes qui se dressent à chaque pas dans les cours et les portiques, et dont les formes étranges et monstrueuses participent tout à la fois et de l'homme et d'un animal fabuleux.

La solitude la plus profonde règne en ces lieux. On ne rencontre de loin en loin que l'ombre gissante d'un tala-

poin. Ce calme n'est troublé que par le rauque croassement des nuées de corbeaux qui épient une proie ou se disputent vers le soir dans les grands arbres un abri pour leur sommeil ; les grognements des cochons à demi sauvages fuyant à notre approche et les aboiements des chiens qui montrent leurs dents blanches et crochues aux visiteurs importuns. Des bronzes renversés, des débris de vases et de statues, des dalles soulevées qui bossèlent le sol, gisent ça et là au milieu des herbes épaisses que viennent manger quelques rares chevaux. Tel est à peu près le triste état d'abandon dans lequel nous avons rencontré la plupart de ces pagodes.

Non loin de là et toujours sur la même rive du fleuve, apparaît une pyramide, s'élevant du milieu des arbres et faisant miroiter au soleil les mille facettes qui la pointillent de la base au sommet. Elle s'élance dans les airs majestueuse et brillante, et domine de toute sa hauteur les édifices disséminés autour d'elle. Un double escalier de granit, large et facile, l'un regardant le fleuve et l'autre taillé sur la face opposée, conduit, par de nombreuses marches, sur une terrasse circulaire d'où l'œil découvre déjà une vaste étendue. L'ascension ne s'arrête pas là. Un nouvel escalier, long, étroit et presque accro, se dresse devant nous, et nous atteignons tout essoufflés le milieu de la pyramide, en nous cramponnant des deux côtés à une rampe en fer sans laquelle le retour surtout serait impraticable.

Arrivé à cette altitude, je me sens atteint du mal des hauteurs, et mon vertige est tel que ce n'est qu'avec timidité que je promène mes regards sur le ravissant paysage qui se déroule autour de moi. Au-dessus de nos têtes se développe le reste de ce colosse dont les faces percées de niches laissent sortir la triple tête d'un éléphant monté par une divinité. La descente est tellement raide que je tremble sur mes jambes et que je ne puis l'entreprendre qu'en tournant le dos à l'espace.

A distance, la vue est frappée par la magnificence et les éclats de la mosaïque qui revêt le monument comme une brillante robe de femme. Mais quand on se trouve face à face et qu'on touche du doigt, l'illusion s'envole aussitôt, et l'on n'a plus devant soi qu'un de ces décors de théâtre auxquels la lumière et l'éloignement prêtent les charmes de la réalité. En effet, des tessons de verre et de porcelaine colorés, débris de vases de toute espèce, ont formé, sous la main habile de l'ouvrier, les dessins les plus gracieux et les plus variés, tels que des festons, des fleurs et des oiseaux, travail long et minutieux où l'artiste a dépensé autant de patience que d'imagination. Ces gigantesques et curieuses pyramides qu'on rencontre dans divers points du royaume de Siam sont destinées, dit-on, à recueillir les cendres des rois qui, de leur vivant, entassent dans la profondeur de ces monuments, sous la garde des talapoins, d'immenses trésors réservés pour leur vie future.

(*A suivre.*)
